

Le ghetto... alors qu'il me faut retraverser à nouveau ces années de souffrance, me replonger dans la misère qui fut la nôtre, je sens que ma mémoire tremble. Je sais que j'ai passé plus de quatre années dans le ghetto de Lodz – j'avais onze ans quand j'y suis entrée en février 1940 et presque seize quand je l'ai quitté, à l'été 1944 – pourtant j'ai l'impression que ça a duré à peine un an. J'ai des souvenirs encore nets mais j'ai du mal à reconstituer la trame des événements, comme si la douleur avait creusé des failles, disloqué le temps. Quatre ans, c'est la durée d'un cycle complet au collège, cette période si importante dans l'existence où l'enfant quitte l'insouciance et s'ouvre au monde, découvre la vie et ses mille nuances. Je ne connaîtrai jamais ce moment, les nazis me l'ont volé. Mon adolescence est un miroir brisé dont il ne reste que des éclats noircis et coupants.

Le ghetto est créé dans la zone la plus pauvre de Lodz, un quartier délabré situé au nord de la ville, bordé par un cimetière. 62 000 Juifs y résident déjà, auxquels viennent s'ajouter 100 000 Juifs de la vieille ville et des faubourgs. Principalement des femmes, des enfants et des personnes âgées, la plupart des hommes ayant fui lors de cette fameuse nuit de septembre 1939. Le ghetto ne peut pas accueillir autant de monde. Alors, on nous entasse, 5 m² par personne, c'est la surface moyenne à laquelle nous avons droit. À l'annonce de la création du ghetto, ma mère s'était rendue là-bas pour faire des repérages. C'était une femme extraordinaire et courageuse, elle ne baissait jamais les bras, faisait front, anticipait, cherchant toujours un moyen d'alléger nos peines. Elle avait dégoté une petite maison, dans un état lamentable mais capable d'accueillir tout le monde. Nous avons emménagé là-bas, mon père, ma mère, moi et les autres membres de la famille qui étaient encore à Lodz, mes grands-mères, mes tantes et mes cousins. Rester ensemble, se serrer les coudes, il ne nous restait que cette consolation. Une pièce par famille, c'est la règle. Nous nous installons dans un réduit au rez-de-chaussée, d'environ 15 m², avec une fenêtre et un lavabo.

De notre ancien appartement, nous y apportons en chariot un matelas pour mes parents, un plus petit pour moi, un poêle, trois chaises, une table et une armoire peu profonde qui contient les objets de valeur que ma mère a pu emporter, des objets destinés au troc. C'est tout ce que la pièce pouvait contenir. Plus jamais nous n'avons évoqué la chambre en bois de rose. À ce moment-là, à Lodz, on voyait des dizaines de familles sur des charrettes, emportant tout ce qu'elles pouvaient, c'était un véritable exode.

Au tout début, nous pouvions encore sortir du ghetto, nos étoiles épinglées sur le dos et le cœur. Puis les Allemands ont tout bouclé. Des passerelles, des barrières en bois et des clôtures de barbelés sont érigées pour nous isoler du reste de la ville. Les entrées sont surveillées par des soldats en armes, nous sommes cernés. Pour maintenir l'ordre et la cohésion au sein des populations juives dans les territoires occupés, les nazis ont créé un corps administratif : le *Judenrat* ou Conseil juif. Composé des élites des communautés juives locales, le Judenrat servait d'intermédiaire entre les autorités nazies et les populations enfermées. À Lodz, le Conseil juif fut dirigé par

Chaïm Rumkowski, une figure centrale et ambiguë de l'histoire du ghetto, qui se faisait appeler le Président par certains et par d'autres le Dictateur. Mais ce n'est pas à moi qu'il revient d'instruire son cas, des chercheurs et des historiens s'en sont chargés après la guerre. Rumkowski est mort avec sa famille dans les chambres à gaz d'Auschwitz.

La vie s'organise au ghetto. Coupé du reste du monde, c'est un État dans l'État qui se met en place, avec une administration et des services – un hôpital, une école, une police, une synagogue, une pharmacie, une bibliothèque, nous aurons même notre propre monnaie. Le Judenrat a réglé le ghetto avec une précision d'horloger. Mais dans les faits, nous n'avons aucune autonomie, nous sommes entièrement sous le joug nazi. Il y a d'abord le couvre-feu : entre sept heures du soir et sept heures du matin, nous devons rester chez nous. La journée, mes parents vont travailler, comme toute personne de plus de douze ans. Le Conseil juif pensait que le travail nous sauverait, c'était l'obsession de Chaïm Rumkowski. Tant que le ghetto pourra produire, tant qu'il sera utile et rentable pour l'Allemagne, le plus gros d'entre nous survivrait, peu importe les sacrifices, même

si pour cela il faut « donner » aux nazis le quota de Juifs qu'il réclame, et de fait les premières déportations du ghetto de Lodz vers les camps commencèrent en janvier 1942. À l'époque, nous n'étions au courant de rien, bien sûr, maintenus délibérément dans l'ignorance – le monde connu prenait fin aux frontières du ghetto. Dans notre maison, j'ai entendu dire qu'il y avait un poste à galène, un récepteur radio rudimentaire, caché dans le grenier, mais je ne l'ai jamais vu, je surprénais juste les plus grands parler de Varsovie et de l'Armée rouge. Posséder un transistor était interdit, on risquait sa vie. Ma mère avait trouvé une place dans une banque alimentaire, une chance ; mon père, lui, devait sans doute s'épuiser dans un des nombreux ateliers de tressage ou de filage que comptait le ghetto. Les nazis avaient mis en place une véritable exploitation économique de la population juive, nous étions leurs prisonniers, leurs esclaves, une main-d'œuvre bon marché dont on pouvait tout tirer, jusqu'à la dernière goutte de vie.

Les premiers temps, je vais à l'école du ghetto, ma mère tient à ce que je poursuive mes études. L'enseignement y est bien plus traditionnel qu'à

« Notre école ». C'est là-bas que j'apprends l'allemand avec Goethe. Les vers du poète sont mis en chanson et tous les élèves récitent en chœur : « *Röslein, Röslein, Röslein rot, Röslein auf der Heiden.* » (Petite rose, petite rose, petite rose rouge, petite rose de la lande.) J'ai découvert après la guerre la suite du poème : il raconte l'histoire d'une rose qui se tient, seule et superbe, au milieu d'un champ. Un jeune homme, subjugué par sa beauté, veut la cueillir. La rose proteste, souffre, se défend avec ses épines, blesse la cruelle main. Mais le garçon est plus fort, il arrache la fleur qui meurt dans un cri. Il y a, dans cette triste fable, la métaphore du destin du peuple juif. Je ne parviens pas à m'attacher à cette langue, mes notes sont désastreuses, mais les rudiments que je possède me permettent de comprendre l'allemand du quotidien, celui des soldats nazis : « *Schnell ! Schnell !* » (Vite ! Vite !), « *Los, verfluchte Jude !* » (Dégage, maudit Juif !). Tout au contraire, je me découvre une vraie curiosité pour l'hébreu. Une langue si ancienne et si riche, vieille de plusieurs milliers d'années. J'espère en percer les mystères et les secrets. Sur-tout, l'hébreu me permet de répondre au mépris que je subis de la part des autres habitants. Je

ne parlais que le polonais, alors que la majorité des Juifs du ghetto échangeaient en yiddish et ne manquaient pas de me le rappeler. Un jour, alors que je demande du pain à la boulangerie, une dame ironise : « Regardez donc cette petite demoiselle, avec ses manières, elle ne connaît que le polonais ! » Je lui réponds aussitôt dans la langue du Livre : « Et vous, vous ne parlez pas l'hébreu. C'est pourtant la première langue des Juifs ! »

L'école ne dure pas longtemps pour moi, je vais bientôt avoir douze ans et je ne parviens pas à me sentir impliquée. Je suis trop préoccupée par la santé de mon père qui décline de jour en jour. Nous manquons de tout. De nourriture, de médicaments, de bois pour se chauffer. Les conditions de vie sont difficiles et les hivers redoutables, des vents durs et glacés qui vous transpercent comme des couteaux. La seule source de chaleur provient du poêle où nous faisons chauffer l'eau. Et pour nous laver, nous avons le petit lavabo où, les jours de grand froid, il faut briser l'eau gelée à l'aide d'un pic à glace. Il y a bien sûr le marché noir et le troc, mais qu'offrir ou vendre quand une miche de pain s'échange contre un diamant

de la taille d'une noisette. Et nous n'avons pas de diamants. Au ghetto, qui ne travaille pas ne mange pas. Je suis affectée à un atelier de tressage de la paille : une matière dure, effilée, difficile à travailler. Et j'ai les mains fragiles, des mains de jeune fille qui n'a connu que les crayons et le papier : des coupures, certaines profondes, apparaissent sur mes doigts. Je suis payée bien sûr, mais l'argent du ghetto n'a cours nulle part ailleurs, c'est une monnaie pour exclure. On ne pouvait rien acheter mais j'étais fière de toucher mon premier salaire. J'essaie tant bien que mal de dissimuler mes mains blessées. Pourtant, un soir, ma mère s'en aperçoit et s'exclame : « Ce n'est pas possible, tu ne peux pas continuer ! » Comme toujours, elle se démène pour moi et me trouve un autre travail, dans un autre atelier où l'on confectionne des rubans plus délicats.

Les rations de nourriture sont misérables, on ne nous donne pas de quoi vivre mais le minimum pour ne pas mourir : environ 2 kilos de pommes de terre par semaine pour trois, 500 grammes de farine, du sucre, un peu de légumes et du pain. Les pommes de terre, on ne les mange jamais entières, on en fait des galettes

qui cuisent sur le poêle, puis ma mère ajoute de la farine pour leur donner plus d'épaisseur. Quand nous avons épuisé nos réserves, nous mangeons les épluchures. Les déchets n'existent que dans les sociétés d'abondance et de gaspillage. Au ghetto, la nourriture était si précieuse qu'on en savourait chaque bouchée comme si c'était la dernière. Nous avons tout le temps faim, je ne me souviens pas avoir un jour ressenti la sensation de satiété en quatre ans. Le plus dur est sans doute de préserver nos rations, ne pas dépasser la portion quotidienne, car on ne sait jamais si on aura de quoi manger le mois suivant. Trop de gens se sont laissé piéger, dévorant en deux jours ce qui devait leur permettre de tenir une semaine. Être tirillé par la faim face à un garde-manger vide est paradoxalement plus supportable qu'être dans le même état avec une miche de pain à portée de main, posée sur la table comme un fruit défendu qu'on ne doit pas toucher mais économiser. Il faut lutter contre soi-même, et la faim peut briser les volontés les plus endurcies.

Le ghetto nous dévore, nous dessèche. Je maigris, nous maigrissons tous. Le travail, les

privations, la fatigue, la misère, la promiscuité, la saleté, le froid, la famine, forment un noir terreau pour la maladie. La première à partir est ma grand-mère Bacia, son corps n'a pas tenu, elle était trop faible. C'est le premier cadavre que je vois, je suis bouleversée mais retiens mes sanglots. Je n'ai pas la force de pleurer alors qu'on la fait descendre dans une fosse du cimetière. Un matin, je me réveille fiévreuse avec un fort mal de gorge. Ma mère diagnostique la diphtérie, une maladie respiratoire très contagieuse. On me met à l'isolement dans une autre pièce de la maison, la famille se serre et se soutient. La chambre est chauffée, je me repose, au bout d'une semaine, je vais mieux et peux retourner travailler. Hélas, je finis par tomber malade à nouveau. Cette fois c'est plus sérieux, je suis brûlante, percluse de courbatures, chaque respiration est un râle, mon cœur bat très fort dans mes tempes, je ne peux pas me lever. Ma mère fait venir un médecin, il m'ausculte attentivement, regarde mes pupilles et lâche à contrecœur : « C'est la fièvre typhoïde. » Je ne connais pas le mot et ignore tout de cette maladie. Mais ma mère sait. Elle sait que sans un médicament spécifique pour le combattre, le typhus tue. Et on ne peut s'en procurer nulle part

au ghetto. Je suis soignée avec du café, du cacao, des biscottes, du riz – des denrées inestimables. J’ai découvert plus tard qu’un oncle nous avait envoyé un colis de la Croix-Rouge – les premiers temps les nazis laissaient encore entrer dans le ghetto ce type de courrier – et que la famille s’était sacrifiée pour moi. Grâce à leur soutien, je parviens à guérir. D’autres n’ont pas eu la même chance que moi. J’ai appris le destin insoutenable d’une jeune fille de treize ans qui a fini par se suicider de désespoir et de faim. Elle avait perdu ses deux parents en l’espace de quelques jours. Seule, livrée à elle-même, l’enfant a erré pendant plusieurs semaines dans les ruelles du ghetto avant de se jeter du haut d’un balcon.

À Lodz, comme dans les autres ghettos, la mise au travail forcée de la population, au service de l’effort de guerre nazi, n’était qu’une première étape avant les « sélections ». Celles-ci commencent en 1942. Je me souviens de ces sélections, les Allemands entraient dans le ghetto, l’arme au poing, ils bouclaient un quartier entier, faisaient descendre tout le monde et emmenaient les malades, les vieillards et les très jeunes, vendant un mensonge honteux aux familles : « Les personnes